

Serge Brussolo

Le Cavalier du 7^e Jour

SERGE BRUSSOLO

et

© H&O éditions, 2021.

Avertissement

Les propos tenus par les personnages de ce roman ne reflètent en rien les opinions de l'auteur. Ils sont le produit des nécessités de la fiction et de la psychologie des protagonistes.

MAGGIE

Maggie se penche au-dessus de l'eau. *Au-dessus de la noyée.* Car le corps d'une vieille femme inconnue gît au fond du lac, les yeux grands ouverts tournés vers le ciel.

Maggie a l'impression que la morte la fixe avec une étrange intensité, comme si elle essayait de communiquer par télépathie, ou encore de l'hypnotiser. C'est dérangent... un peu effrayant même. Elle ne sait quelle attitude adopter. Il lui semble qu'elle connaît cette femme. Vaguement. Peut-être l'a-t-elle croisée à la *cantina* ? Ou bien occupe-t-elle un camping-car au camp de *trailing* voisin? Ça n'a rien d'impossible car Maggie est fort peu physionomiste. Un médecin lui a patiemment expliqué que ce « défaut » résulte de l'atrophie d'une certaine glande située dans le cerveau, mais elle a oublié laquelle.

Maggie oublie beaucoup de choses... et en invente tout autant car c'est le seul moyen qu'elle a trouvé pour combler les trous de sa mémoire mangée aux mites.

Cela ne change rien au fait qu'il y a une noyée dans le lac et qu'il va falloir prévenir les autorités. Elle n'aime pas ça, ce territoire est placé sous la juridiction de la police tribale, et on va encore lui reprocher de se mêler de ce qui ne la regarde pas, de fouiner là où elle n'a rien à faire... Elle pourra toutefois objecter que la morte n'est pas Indienne. C'est de toute évidence une Blanche, comme elle-même: Margaret. D'ailleurs, elle lui ressemble un peu, non?

Puis, tout à coup, Maggie prend conscience qu'il n'y a personne au fond du trou d'eau et qu'elle est en train de contempler son propre reflet. Son visage ridé, encadré de longs cheveux argentés, sales, et dont les mèches évoquent des lanières de cuir décolorées.

Mais oui, c'est bien d'elle qu'il s'agit. L'espace d'une seconde, elle réprime un spasme de terreur superstitieuse. Est-elle morte? Est-elle devenue un pur esprit qui flotte dans les airs et contemple l'enveloppe charnelle dont il vient de s'échapper?

Mais non, quelle conne! Elle a simplement été la proie d'une nouvelle crise. Cela lui arrive de plus en plus souvent ces temps derniers.

Depuis son deuxième AVC, un truc s'est dérégulé dans son cerveau. Un rouage minuscule qui fausse toute la mécanique. Elle souffre d'absences durant lesquelles elle devient incapable d'identifier les choses les plus banales : une bouilloire, une brosse à dents... Lorsqu'elle essaye de les nommer, des mots sans rapport lui montent aux lèvres : *chevalet, tapis, berzingue, alluvion...* et aussi des onomatopées de nourrisson proches du gazouillis ou du borborygme. Alors une angoisse atroce l'empoigne, et elle se cogne la tête contre les murs pour essayer de remettre en marche la mécanique qui grince au cœur de sa boîte crânienne. Il lui arrive ainsi de s'ouvrir le front, ou une arcade sourcilière, et de saigner comme si on venait de la scalper. Elle reste là, immobile, tandis que le sang sèche sur son visage, emplissant ses rides, l'amidonnant jusqu'à ce qu'il prenne la consistance d'une couche de carton. Cela lui rappelle les masques mortuaires égyptiens qu'on plaquait sur la face des momies.

La comparaison la fait pouffer de rire.
Puis l'angoisse diminue et elle se sent mieux, toute légère.
Oui, une crise... Une de plus.

Afin de vérifier, elle se penche au-dessus de l'eau et s'adresse des grimaces. L'image lui répond, synchrone. Parfait.

Elle se redresse, découvre qu'elle est couverte de poussière jaune et qu'elle a perdu l'un de ses mocassins. Elle ne se tient pas sur la rive d'un lac mais plutôt au bord d'un trou d'eau, d'une mare. Mare qu'elle identifie comme celle qui occupe le sommet de la colline du *Cheval de la Nuit*, comme la surnomment les Indiens Wataphas.

Qu'est-elle venue foutre ici? Elle n'en a aucune idée, mais cela ne la surprend guère car il lui arrive de plus en plus fréquemment de déambuler en état second. *En état de fugue mentale*, disent les médecins.

Une fois de plus, une grande frayeur la saisit : *ne pas en parler à Ichika...* n'en pas souffler mot à Daryl qui, une fois de plus, fera valoir la nécessité d'un placement en centre spécialisé, d'une surveillance de tous les instants. Maggie ne veut pas de ça. Elle sait qu'avec de la volonté et du temps elle parviendra à se guérir seule. Oui, oui, oui... La *bruja* qui officie à Pueblo Quito l'en a assurée lorsqu'elle lui a vendu les herbes miraculeuses. Assez chères, au demeurant.

Certes, Ichika n'a pas envie de se débarrasser de sa mère adoptive, mais elle ne pourra s'empêcher d'en parler à Daryl, au lit, après l'amour, dans ces moments de faiblesse, d'amollissement et de draps moites qui portent les humains à avouer des choses qu'ils devraient taire. Ichika est gentille, dévouée, *mais Daryl...*

Daryl, c'est autre chose. Un beau fruit avec quelque chose de pourri à l'intérieur. Un pépin noir, enfoui très profond qui, peu à peu, noircira toute la pomme. Pour l'heure le pépin toxique n'a pas encore fait trop de dégâts, mais ça viendra. Parfois, quand le jeune homme ouvre la bouche, Maggie flaire l'odeur du pourrissement dans son haleine. L'odeur du pépin noir. Elle sait alors que Daryl la déteste et qu'il voudrait l'expédier chez les dingues, dans un asile situé loin, très loin, aux confins du désert. Daryl revendique l'entière propriété d'Ichika. Il a compris depuis longtemps que, tant que la « vieille » sera là, la jeune femme n'acceptera pas de

devenir son esclave, qu'elle refusera de s'engager sur la pente où, à petits coups, il s'évertue à la pousser.

Maggie a sauvé Ichika d'un incendie il y a dix ans, alors qu'elle n'était qu'une gamine. Ses parents et son jeune frère avaient péri dans les flammes. Pendant dix ans, elle s'est efforcée d'apporter à cette gosse l'amour maternel dont le destin l'avait privée. Dix années de soins constants... d'attentions, de...

Maggie s'ébroue. Elle ne doit pas trop réfléchir si elle ne veut pas qu'une épouvantable migraine lui fasse exploser la cervelle.

Elle s'aperçoit qu'elle est vêtue d'une tunique indienne en daim mal tannée, tachée et cousue n'importe comment. Un truc qu'elle a dû essayer de tailler durant sa période « ethnique », il y a des lustres. Elle se sent idiote déguisée de la sorte. À quelle lubie a-t-elle cédé? Il est urgent qu'elle recommence à prendre ses cachets. C'est embêtant car ils lui flanquent une diarrhée d'enfer.

Les genoux torturés par l'arthrite, elle entreprend de descendre le chemin serpentant au flanc de la colline. Elle n'aime pas cet endroit et, d'ordinaire, elle l'évite car ce n'est qu'un amas sinistre de roches broyées, entassées en dépit du bon sens. Les Indiens l'ont décrété maudit et ne s'y risquent jamais car c'est le territoire du Cheval Nocturne, celui qu'enfourchera le Cavalier du Septième Jour lorsqu'il décidera de parcourir la Terre pour éliminer jusqu'au dernier représentant de la race humaine.

Les Wataphas sont prodigues en légendes de toutes sortes. Ils ont beau avoir la Wi-Fi, visionner des films sur leurs téléphones portables, diriger le casino tribal qui leur rapporte des fortunes, ils continuent à croire au Cheval Nocturne et au Cavalier du Septième Jour.

À moins... À moins qu'ils ne jouent les naïfs pour mieux plumer les Visages Pâles imbéciles qui viennent perdre leurs salaires et leurs économies au casino, hein? Ce serait de bonne guerre, et Maggie les y encouragerait plutôt, car elle les aime bien, et cela même si, eux, la détestent car – selon leur homme-médecine – elle a le « mauvais œil ». Mauvais œil, quelle blague! Elle qui, à 60 ans bien sonnés, jouit toujours d'une vision parfaite!

À mi-chemin, elle ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. L'image de la vieille femme noyée continue à la hanter. Une prémonition? Est-ce là ce que projette Daryl? Un simulacre de noyade accidentelle pour se débarrasser d'une « belle-mère » encombrante?

Il en serait capable, c'est sûr. Il a déjà tué, Maggie en a l'absolue conviction car il a dans le regard cette dureté minérale qu'elle a plus d'une fois surprise chez les ex-militaires et chez certains flics. Une paillette de givre qui ne fondra jamais. Un éclat de glace qui s'est fiché en eux pour les métamorphoser une fois pour toutes.

Daryl lui a volé Ichika grâce à de basses manigances de séducteur professionnel. Il a profité de ce que l'adolescente succombait au rush des hormones pour l'attirer dans ses filets. Il...

Prenant conscience qu'elle commence à s'exprimer comme une actrice de *téléromans*, elle se ressaisit.

Elle atteint le pied de la colline et prend la direction du village d'un pas somnambulique. Ses pensées s'égarent et tourbillonnent à la manière d'un essaim de papillons apeurés. Comme elle souffre de la chaleur, elle entre à la *cantina* de Pepe Duro et s'assied dans un coin d'ombre. La serveuse s'approche aussitôt. C'est Olga, une grosse Russe à la queue-de-cheval oxygénée, aux yeux bleus de poupée de pacotille, qui fascine tous les journaliers du coin et les coupeurs de canne à sucre. Maggie l'aime bien car elle est gentille et oublie régulièrement de lui présenter l'addition.

— Hé! *Mamacita!* grasseye Olga avec un accent moscovite où les « r » grincent tels les gonds mal huilés d'une porte, qu'est-ce que vous faites sur la route par cette chaleur à crever? C'est pas sérieux, surtout avec votre tête malade. Je vais vous apporter quelque chose de frais.

*

* *

Maggie est satisfaite, elle a retrouvé toute seule le chemin de son mobil-home. Ce n'est pas si fréquent. Il lui arrive de tourner en rond des heures durant jusqu'à ce qu'une bonne âme daigne la prendre par la main et la ramener chez elle.

La caravane, une *Airstream* grand modèle, vaut une fortune, mais elle n'a pas su l'entretenir, et l'aménagement intérieur a vite tourné au campement hippie. Elle est plantée, tel un wagon de chemin de fer abandonné, au milieu d'un terrain sablonneux dont Maggie est propriétaire, ce qui fait qu'on ne peut l'en expulser. Tout autour se dressent les squelettes carbonisés des totems qu'elle a passé des années à sculpter nuit et jour pour en faire le point culminant de son œuvre. Car c'était sa raison de vivre, jadis, elle était artiste. Une artiste bien placée sur le chemin de la célébrité, spécialisée dans les artefacts à caractère religieux, et notamment les totems. Des totems résolument modernes, s'inspirant de l'actualité, mélangeant monstres et hommes politiques, acteurs et scientifiques, leurs visages s'entremêlant, s'entre-dévorant, s'interpénétrant en une bacchanale dont on n'arrivait pas à déterminer s'il s'agissait d'un combat, d'une dévoration collective ou d'une partouze effroyable. Tout cela dans un style sinueux, vipérin, une turgescence ambiguë ou le salace côtoyait l'effrayant et la beauté absolue.

Elle avait vingt-cinq ans à l'époque, et ne vivait que pour son art, poursuivant une vision imprimée dans sa mémoire lorsque son père, ivre mort, avait perdu le contrôle de son véhicule et embouti le totem marquant l'entrée d'une réserve indienne touristique.

Souvent, la nuit, Maggie revoit en rêve le mât sculpté où s'empilent les faces d'une vingtaine de démons ricanants. Il bouge, il oscille puis, avec un craquement terrible, s'abat sur la voiture, un vieux break d'occasion dont il aplatit le toit aussi facilement qu'on écrase une boîte de bière sous le talon. Le pylône lamine le capot, fait éclater le pare-brise, pulvérise le moteur. Assise à côté de son père, à la place du mort, Maggie voit le bec d'un dieu faucon s'immobiliser à trois centimètres de son visage. Il s'en faut de peu que le coin de bois ne lui cloue le front sur l'appui-tête.

Elle ignore encore comment elle a eu le réflexe d'ouvrir la portière et de rouler à l'extérieur, se déchirant paumes et genoux sur le ciment lézardé de l'ancienne piste. Son père, saoul comme une bourrique, l'a imité et se jette dans le fossé. Fossé dont il sera incapable de s'extirper, même quand sa femme — qui tient dans ses bras Samuel, le jeune frère de Maggie — hurle de terreur, coincée sur la banquette arrière du véhicule tordu. C'est alors

qu'une étincelle met le feu à la flaque d'essence qui s'est répandue sous le châssis. Le souffle de l'explosion projette Maggie de l'autre côté de la route, ce qui l'empêchera de brûler vive. Jonas, son père, tombera sur le cul, au fond de son trou tandis que les flammes passeront au ras de sa tête, lui embrasant la chevelure. Le cuir chevelu cautérisé, il restera chauve pour le restant de ses jours.

Maggie a dix ans. Victime d'une amnésie psychologique, elle restera six mois dans une institution pour enfants présentant des troubles caractériels. De l'accident, elle conserve une seule image : celle du dieu faucon crevant le pare-brise à coups de bec et se rapprochant de son visage jusqu'à occulter son champ visuel.

Son père vient rarement la voir, il est trop occupé par la bataille juridique dans laquelle un avocat d'ambulance¹ l'a entraîné. Le plaideur professionnel lui a assuré que l'affaire était gagnée d'avance puisque l'examen du totem a montré qu'il était infesté de termites et donc fragilisé à l'extrême. Il aurait dû, normalement, être abattu et remplacé depuis longtemps car il représentait un réel danger pour le voisinage.

Maggie mettra deux mois à comprendre que sa mère et son frère sont morts carbonisés.

La police locale étant arrivée sur les lieux avec beaucoup de retard — et ayant passablement cafouillé —, l'alcoolémie du père ne pèsera guère dans la balance. En effet, la prise de sang, effectuée hors des règles par un infirmier stagiaire non diplômé, sera déclarée irrecevable en tant que pièce à charge. Un médiateur convaincra les parties en présence d'accepter un accord à l'amiable. Jonas touchera un dédommagement versé par le parc d'attractions, très inférieur à ce qu'il espérait, mais qui lui permettra de vivoter d'une petite rente jusqu'à la fin de ses jours, dans une semi-oisiveté. Officiellement, il souffre d'un SPT incompatible avec l'exercice d'un travail régulier.

Jadis vendeur en électroménager, il se complaira dans le rôle du veuf inconsolable et, sur les conseils de son thérapeute, s'inscrira à un cours de théâtre amateur. Pendant dix ans, il parcourra le pays au sein d'une troupe minable se produisant dans

¹ Avocats qui hantent les hôpitaux dans l'espoir de convaincre les victimes d'accident d'entreprendre un procès qui pourrait leur rapporter de juteux dommages et intérêts.

les maisons de retraite. L'alcool aidant, il finira par se persuader qu'il est un acteur de grand talent auquel Hollywood a refusé de donner sa chance à cause de sa calvitie.

Un soir de Noël, dans un petit bourg enneigé du Maine, il se saoulera une fois de trop, perdra connaissance dans une ruelle peu fréquentée et mourra d'hypothermie à quarante-cinq ans.

Maggie ne lui pardonnera jamais cette mascarade.

* *
*

La vieille femme pousse la barrière branlante qui délimite sa propriété, au demeurant un ancien champ pétrolifère aujourd'hui asséché qu'elle a acheté pour une bouchée de pain, le lieu, considéré comme toxique, étant impropre à la culture comme à l'élevage.

Les totems calcinés l'accueillent, ruines dressées tels d'anciens bûchers ayant survécu à la crémation d'une armée de sorcières. Dix années d'un labeur de chaque instant parti en fumée en une nuit.

Maggie ne peut s'empêcher de les caresser au passage, se noircissant les paumes. Chaque effleurement les émiette un peu plus, effaçant les reliefs pulvérulents. Les visages taillés dans le bois perdent ainsi leurs caractéristiques, devenant au fil des mois anonymes. Au pied des totems gisent des bidons d'essence; ceux que l'incendiaire a utilisés pour l'autodafé.

L'incendie date de trois ans, et Maggie s'étonne d'y avoir survécu. Mais, peut-être, son vieil adversaire ne souhaitait-il pas la tuer? Seulement la condamner au désespoir pour la punir? La punir de quoi, précisément?

Ce n'est pas la première fois que cela se produit. Elle a beau fuir, où qu'elle aille il la retrouve. C'est par miracle qu'elle a échappé à trois brasiers successifs : dans le Maine, en Alabama, au Texas... Chaque fois, elle a été réveillée en sursaut par l'odeur de fumée et le crépitement des flammes. Les flammes ont un parfum

qu'elle reconnaîtrait entre mille. Ce parfum qu'elle a flairé pour la première fois lors de l'accident originel.

Elle ignore l'identité de son ennemi, du moins en a-t-elle l'impression. Mais est-ce bien la vérité? Cette information capitale est sans doute enregistrée dans l'une des zones cérébrales dont l'accès lui est interdit depuis son AVC. Le secret est là, enfermé dans un coffre, elle en a la certitude. Un coffre dont elle a perdu la clef.

Lors du dernier incendie, elle est restée couchée dans le mobil-home, trop lasse pour hurler ou se défendre, tandis que les reflets des flammes dansaient autour du lit, l'encerclant, se rapprochant puis s'éloignant, jouant avec sa peur, son dégoût. Elle a bien cru, cette fois, que la fumée allait l'asphyxier mais elle s'est contentée de fermer les paupières et d'attendre. Par chance, le vent du désert s'est levé, chassant les volutes en sens contraire, couchant les flammes avec tant de violence qu'elles ont fini par s'éteindre.

Le shérif et les pompiers sont arrivés lorsque tout était fini. Par choix? Parce qu'ils n'ont pas envie d'être mêlés aux « histoires » d'une étrangère? Possible. Comme elle est vieille, on lui fiche la paix. On se sent également un peu coupable de lui avoir vendu ce terrain inhabitable à un prix trop élevé. Et puis, on chuchote qu'elle serait parente d'un homme d'État très important, et qu'il est préférable de ne pas lui chercher noise, elle pourrait facilement se venger. Un simple coup de téléphone et l'on verrait débarquer les gens de l'IRS², ce dont personne n'a envie, n'est-ce pas? Surtout les commerçants qui siègent au conseil de l'hôtel de ville. Mieux vaut regarder ailleurs. L'incendie? Oh! un accident, simple feu de broussailles. Pourquoi s'étonner, avec tous ces *tumbleweeds* qui virevoltent dans le désert!

Maggie délaisse les totems et se hisse en grimaçant sur le marchepied de l'*Airstream*. Elle se sent épuisée. Ses forces déclinent, elle en a conscience. Elle a récemment pris la décision d'arrêter de fuir, elle n'a plus assez d'énergie. Non, elle n'ira pas plus loin et attendra de pied ferme la prochaine visite de son persécuteur. Il faudra bien, un jour, que ce jeu de cache-cache prenne fin.

²Administration fiscale.

Une fois à l'intérieur de la caravane, elle se précipite vers le réfrigérateur et s'empare de la carafe de citronnade pour boire goulûment. Le pichet vidé, elle s'abat dans son fauteuil préféré, celui dans lequel elle a moins mal aux lombaires. Elle laisse courir son regard sur le bordel qui submerge le moindre recoin. On se croirait chez un brocanteur. C'est entièrement sa faute, elle n'a pas su empêcher les choses de partir à vau-l'eau. C'était pourtant un magnifique mobil-home au départ, presque une vraie maison sur roues. Du moins pouvait-on, avec un peu d'imagination, en avoir l'illusion.

Comme cela arrive quand elle est fatiguée, des images défilent sous son crâne. Le petit cinéma de sa vie déroule des fragments de souvenirs en vrac, collés bout à bout sans transitions ni explications. Difficile d'y comprendre quelque chose, voire de les croire réels. Sans doute s'y mêle-t-il des séquences issues de films célèbres, des extraits de romans? Le vrai et le fictif agglutinés en une même tambouille! Hélas, elle n'est plus en état de faire le tri. Elle se soupçonne parfois de réécrire le scénario de sa vie. D'en modifier les protagonistes au gré de sa fantaisie... D'enjoliver ceux qu'elle aimait et de noircir les autres à l'excès.

Elle ne sait plus exactement où et quand tout a commencé. Le point d'origine, hein? *Le foutu point d'origine.*

Alta? Oui, peut-être la rencontre avec Alta, lors de l'exposition des jeunes talents, à New York, dans cet horrible bâtiment de Greenwich Village, une ancienne boucherie, non?

L'expo avait choisi pour titre un jeu de mots débile :

Green Witches' Village.

Des jeunes talents féminins y présentaient des œuvres provocatrices. C'était il y a longtemps, Maggie avait, quoi? Vingt-cinq ans, moins? Plus?

Elle venait de sculpter ses premiers « totems », encore bien timides en comparaison de ce qu'elle ferait deux ans plus tard. Tout de suite, Alta lui avait sauté dessus. Alta était alors une célébrité de la *jet-set*, celle qui faisait et défaisait les réputations en l'espace d'une chronique dans *le bon magazine*.

Alta, une girafe sexy. La peau d'une blancheur albinos, un diamant en guise de piercing sur la langue. Un mètre quatre-vingt de femme au crâne rasé enveloppés dans un chiffon à 100 000 dollars dont Picasso se serait servi pour essuyer ses pinceaux avant d'y tailler une robe impudique. Des mains aux ongles interminables, métalliques, qu'on imaginait fort bien lacérant les toiles des précieux tableaux du MoMa.

Alta...

Elle avait dit :

— Putain! Gamine, tes zobs géants sont à croquer! La bite version baobab, j'adooore! Les mecs doivent se sentir tout petits en face de ça. Écoute! Écoute! Tu n'entends pas leurs couilles se ratatiner de honte?

Et elle avait éclaté de ce rire obscène, célèbre parce qu'il se terminait en halètement orgasmique.

Le lendemain, elle signait dans une prestigieuse revue d'art un article qui hissait une jeune inconnue au pinacle. En l'espace de vingt-quatre heures, Maggie était devenue célèbre... et *bankable*. Toutes les galeristes la voulaient.

Alta. On l'adorait parce qu'on craignait sa langue de vipère. Pour les membres de la *jet-set*, sa présence à un dîner ou un cocktail était un *must have*, le signe incontestable qu'on venait d'être adoubé par l'élite.

Aujourd'hui, Maggie a du mal à se remémorer l'enchaînement de circonstances qui l'a amenée à s'installer, à vivre chez Alta.

Car, oui, c'est ainsi qu'elle est passée d'une YMCA à un hôtel particulier sur Park Avenue.

Est-elle devenue l'amante d'Alta? Non, elle ne le croit pas car il lui semble que sa protectrice n'était nullement lesbienne, même si elle aimait répandre la rumeur d'une bisexualité mâtinée de zoophilie.

(Il manque quelque chose au tableau, une pièce importante. Maggie en a la certitude. Elle garde le souvenir d'un coup de foudre, d'un grand amour... Sa mémoire défaillante a gommé un personnage capital. Qui?)

En réalité, il y avait deux Alta : l'une publique, l'autre privée. Une dichotomie frisant le dédoublement de personnalité. Une fois retranchée sur son territoire, derrière ses portes blindées, ses baies vitrées en verre miroir qui la protégeaient de la curiosité malsaine des paparazzis, elle devenait quelqu'un d'autre, une émigrante en savates, pull acrylique distendu, pantalon froissé et couvert de taches de café. Elle cessait de se maquiller, voire de se laver, et cela jusqu'à dégager un fumet d'écurie.

— Chérie, avait-elle déclaré à Maggie. Tu vas t'installer dans le grand atelier qui donne sur le jardin. Tu verras, c'est superbe mais je n'y vais jamais, j'ai horreur des fleurs, j'y suis allergique, et puis elles me flanquent la gerbe depuis qu'on m'a révélé que ce sont des organes sexuels béants. Je vais devenir ton agent et je ferai de toi une méga-star. En retour, tu me fileras 70% de tes ventes, ce qui te laissera une bonne marge, ne t'inquiète pas. Il faudra également te créer une image publique adéquate. Le succès ne va pas sans cinéma, pourquoi crois-tu que je m'acharne à jouer à la reine des salopes? Les médias adorent les bouffons magnifiques.

* *
*

Maggie s'arrache péniblement au fauteuil, en proie à l'angoisse habituelle qui la saisit dès que le soleil se couche. Elle ouvre un tiroir pour s'emparer du Walther PPK qui y dort roulé dans un chiffon huileux. Une arme de femme, lui a-t-on répété, conçue pour une paume étroite. Paradoxalement popularisée par les films mettant en scène un James Bond archétype de virilité et de muflerie.

Maggie apprécie le Walther, léger, petit, ramassé... *mignon*, qui s'adapte si bien à sa main.

Elle s'approche de l'une des fenêtres du mobil-home et jette un coup d'œil aux alentours. Histoire de vérifier que l'incendiaire n'est pas de retour. Elle soupçonne bien sûr Daryl. Daryl qui lui a volé Ichika, sa fille adoptive. Oh! elle n'est pas dupe, elle sait que ce serait bien commode de réunir dans une seule et même haine le suborneur et l'incendiaire. Faire d'une pierre deux coups. Parfois, elle se dit qu'elle pourrait l'abattre sans que le shérif ou la

population ne lui cherche noise, car tout le monde déteste Daryl, l'âme damnée du Maître d'écurie. Oui, elle est presque certaine que toute la communauté regarderait ailleurs et que l'enquête serait bâclée. *Un crime de rôdeur*, conclurait la version officielle.

Qui le regretterait? Ichika, évidemment, du moins un certain temps, car leur histoire se résume à un frottement épidermique, mais les autres, hein? Les autres seraient soulagés. Peut-être attendent-ils qu'elle se décide à passer à l'acte en peaufinant par avance de faux témoignages : *Oui, il s'était engueulé avec un type de passage, un inconnu. Une altercation très violente. Le mec lui a dit « J'aurai ta peau. » Une histoire de drogue, à tous les coups... Daryl? Un mec louche, pas net. On a toujours eu l'impression qu'il regardait par-dessus son épaule, comme s'il craignait d'être rattrapé par une sale histoire.*

Maggie fabule. Elle aime bien charger Daryl de tous les péchés. C'est sa grosse gourmandise. Et puis, il faut bien l'avouer, elle ne lui pardonnera jamais de lui avoir volé sa fille adoptive.

Mais la nuit tombe et elle n'y voit plus au-delà d'une dizaine de mètres. À l'origine, elle avait fait installer un réseau de projecteurs couvrant le périmètre, mais l'incendiaire les a sabotés et les réparations lui coûteraient aujourd'hui beaucoup trop chères. Elle n'est plus aussi riche que jadis. Les hospitalisations prolongées, la rééducation, le suivi psychiatrique, ont amaigri son compte en banque. Elle est en fin de course.

Elle soupire, vérifie une fois de plus que la porte est bien fermée et regagne son fauteuil. Elle pose le Walther sur un guéridon, à portée de main. Elle s'est entraînée à le saisir et à viser la porte, comme dans les films. Au début, elle y parvenait très bien, mais l'arthrose a ralenti ses réflexes. N'empêche, ça l'amuse de jouer les *pistoleros*. À son âge, il faut apprendre à se satisfaire de petites joies : un bon café, un bon beignet... un pistolet qui fonctionne.

Les paroles du dernier psy consulté à Atlanta viennent soudain crever à la surface de sa mémoire comme des bulles de méthane dans une fosse à merde :

« Avez-vous envisagé, Margaret, que cette incendiaire qui s'attache à vos pas depuis tant d'années, et vous persécute, puisse

être une pure création de votre esprit? Et si... et si vous étiez responsable de ces brasiers? Ça n'aurait rien d'impossible. En état second — disons *somnambulique* — vous pourriez très bien brûler vos œuvres pour vous punir de quelque chose. De quoi? C'est peut-être là-dessus que nous devrions travailler, non? »

Maggie n'est jamais retourné le voir. Elle lui en veut terriblement car il a su installer le doute en elle. Et s'il avait raison? Si elle était son propre bourreau?